Discours prononcé par M. Hugues R. Gall

pour l'installation de M. Patrick de Carolis à l'Académie des Beaux-Arts

le mercredi 12 octobre 2011

Monsieur,

C'était le matin du 8 janvier 2008. Au Palais de l'Elysée. Le président de la République, présentant ses vœux à la presse, annonce sa décision de supprimer la publicité sur les chaînes du service public. Le secret a été bien gardé : l'effet de surprise est total, pour chacun des invités, pour la ministre de la Culture et de la Communication d'abord, pour vous surtout : n'êtes-vous pas le président de France Télévisions, que cette révolution allait ébranler comme elle allait d'ailleurs chahuter tout le paysage de l'audiovisuel français ?

Le danseur que vous avez failli devenir, et qui continue à faire sa barre chaque matin, est pris à contre-pied par le brillant saut présidentiel qu'en danse classique on appelle « un Royal » : Louis XIV ,le premier danseur de son temps, l'a, dit-on, inventé…

L'« adage » si complexe, ce « pas de trois » toujours renouvelé que vous dansez depuis près de trois ans avec l'État, votre actionnaire, et avec votre public, l'on vient d'en bouleverser la fragile chorégraphie. Un moment de stupeur, d'étonnement, d'irritation sans doute, de découragement peut-être ?

« Aujourd'hui, il est seul,
de nouveau seul.
Naufragé sur ce boulevard des Lices inondé de soleil
Son ventre est dévoré d'angoisse
Et ses jambes fauchées par le vide. »

Ces vers libres trouvés dans *Refuge pour temps d'orage*, votre recueil de poèmes au si beau titre, ces vers vous ont-ils été inspirés par ces moments où tout a semblé vaciller pour vous ?

Car le soir, chaque soir, et jusque tard dans la nuit, vous écrivez, vous retrouvez votre vrai refuge : les vers, la poésie, vitale et salvatrice. Dans le flux et le reflux des mots, au creux de rythmes amis et rassurants vous êtes protégé, apaisé.

Depuis votre enfance poètes, vers, poésies sont vos amis. Vous traversez l'adolescence entre Vian et Camus, plus tard Cendrars, Valéry, Aragon, Eluard et bien d'autres les rejoindront : ils seront pour vous des guides, des maîtres exigeants, et comme Victor Hugo, vous apprendront à voir « dans les choses plus que les choses ». Ils conforteront en vous une exigence essentielle : rester libre « ne pas subir ! »
La poésie ; est-on si loin de la danse ?

« La danse est l'instable, elle prodigue l'instable, passe par l'impossible ; abuse de l'improbable ; et, à force de nier, par son effort, l'état extraordinaire des choses, elle crée aux esprits l'idée d'un autre état, d'un état exceptionnel, d'un état qui ne serait que d'action, une permanence qui se ferait et se consoliderait au moyen d'une production incessante de travail ». Comme vous vous sentez proche de Paul Valéry (Philosophie de la Danse).

Dans toute classe bien menée il y a pour le danseur qui se chauffe, le temps de la barre, cette amie fixée au mur, à laquelle on se tient pour trouver son équilibre, puis vient le temps du « milieu » : là, au centre de la classe, loin des murs, on est seul en soi-même, on est libre, on saute, on dessine l'espace, on combat la pesanteur avec son corps, avec son intelligence, mais surtout avec son âme.

8 janvier 2008 : le revoilà donc venu pour vous, le moment du « milieu », celui du sursaut et de la réaction ! Danse, contre-danse ? Marche, contre-marche ? Chorégraphie ou stratégie ?

Vous n'attendrez pas la promulgation des lois portant réforme du service public audiovisuel : avec trois mois d'avance, dès le 5 janvier 2009 vous supprimez la publicité sur les écrans de France Télévisions après 20h.

En chorégraphe inspiré, embrassant l'imprévu, vous inventez un nouvel enchaînement, un nouveau pas : vous exigez le respect du contrat négocié naguère avec les Finances avant la chute des revenus publicitaires, vous exigez la compensation intégrale du manque à gagner escompté, vous refusez toute modification de la grille des programmes – cette partition que vous avez écrite et qui mettait en musique votre cahier des charges, ce virage éditorial qui était votre Credo. Et, surprenant tout les commentateurs, vous bouclez l'exercice avec des bénéfices…

Chef d'entreprise, danseur, poète, vous êtes en toutes choses quelqu'un de libre, de fier, ami de la vérité, ennemi de l'injustice jusqu'à… l'impertinence.

A-t-on souvent vu, par le passé, un président de France Télévisions croiser le fer avec le Chef de l'État ?
Qui donc, avant vous, a usé, qui, après vous, usera, d'adjectifs aussi forts que « faux, stupides et injustes » pour qualifier les propos critiques de son impérieux actionnaire ?
Qui, avant vous, a jamais refusé, ou qui après vous refusera de se soumettre et fera voter son conseil d'administration contre l'avis exprès de l'Etat : il s'agissait alors, on s'en souvient, de suspendre la privatisation de France Télévisions Publicité.
Décidément danseur et poète, nous voilà devant un boxeur, un fameux bretteur, aussi peut-être : il y a du chevalier Bayard en vous !!

Mais revenons au commencement, au temps heureux de votre découverte du monde.
Tout jeune déjà, ébloui par West Side Story vous rêviez de comédie musicale. Vos parents ayant quitté Arles, votre vraie patrie, celle de votre mère, pour Montpellier, vous entrez à huit ans au cours de danse Perrini : vos idoles sont alors Jorge Donn et Paolo Bortoluzzi, deux danseurs étoiles du Ballet du XXe siècle, interprètes chéris de Maurice Béjart, notre ami, notre confrère.
C'est là que se forge votre caractère : la danse, école d'exigence, de précision, d'énergie domptée vous donnera sans doute ce qui deviendra votre devise : « Faire et parfaire ».
Mais vous découvrez aussi le théâtre au lycée Joffre et vous entrez au Conservatoire d'art dramatique : vous n'avez que 14 ans… et déjà on vous engage : vous participez à l'enregistrement de pièces radiophoniques pour l'ORTF Sud.
À 17 ans une chance s'offre à vous : Rosella Hightower, la grande danseuse américaine vous remarque : elle vous propose, une fois votre bac en poche – un bac de lettres classiques bien sûr –, d'intégrer sa compagnie. Premier tournant, premier choix : vous dites non. Non à une vocation à laquelle tout semblait vous pousser : que choisir ?… La danse, le théâtre, la poésie…
Eh bien ! Ce sera le journalisme. L'École supérieure de Journalisme de Paris vous accueille rue de Rennes. Vous n'y resterez pas longtemps ; dès votre première année, en 1973, vous obtenez un stage à Inter 3, ancêtre de France 3. À la fin de l'année vous voilà présentateur du journal télévisé de FR3 Reims. Vous avez vingt ans à peine et déjà votre carte de presse en

poche ! Vous êtes célèbre en Champagne et vous vous frottez à toutes les réalités de la vie d'une région : vous apprenez une autre France, vous apprenez à l'aimer.
Vous vivez de l'intérieur la fin d'un système, celui de l'ORTF, la plus grande entreprise française d'information qui réunit cinq chaînes de radio, trois chaînes de télévision. Mais son monopole est contesté, il lui faut s'adapter ou disparaître ; le nouveau président de la République, Valéry Giscard d'Estaing, tranche : l'ORTF est supprimé, sur ses décombres sont créées de nouvelles sociétés de programme. De cette période si mouvementée vous garderez la conviction que le service public de l'audiovisuel doit être indépendant du pouvoir politique – à votre âge il n'est pas interdit de rêver ! – mais que le démembrer n'est pas l'émanciper, c'est l'affaiblir, c'est risquer de l'assujettir davantage.
Les cartes sont rebattues. Vous êtes appelé à TF1, alors chaîne du service public, et le 6 janvier 1975, vous présentez les brèves du journal de 23h que dirige Claude Brovelli.
Vous conservez chez vous la photo de ce moment où vous paraissez sur le plateau de la première chaîne, l'œil rieur mais le regard fier. C'est l'époque où vous côtoyez Roger Gicquel et déjà Jean-Pierre Pernaud, Dominique Baudis aussi…

En 1978 vous voilà reporter au service politique de TF1 sous l'autorité de Patrice Duhamel avec lequel va naître une amitié forte – on dirait aujourd'hui… « inoxydable » ! Pendant cinq ans vous serez chargé de suivre pour votre chaîne les activités du parti communiste – ce qui ne fera pas de vous pour autant un « compagnon de route » des camarades du tout puissant et fascinant Georges Marchais !
Carte de presse oui, carte du Parti non !

Si l'ORTF a disparu, le monopole de l'État sur l'audiovisuel perdure jusqu'à l'élection présidentielle de 1981.Vous souhaitez prendre de nouvelles responsabilités ; on vous les refuse, vous démissionnez.
S'ensuivent huit mois de chômage mais Pierre Desgraupes vous appelle, vous devenez grand reporter au service politique d'Antenne 2. Vous y côtoierez Marcel Jullian, François Chalais Jacques Chancel. Quelle école !
Lors des débats qui ont entouré, au cours de l'été 1986, le vote de la « loi Léotard », relative à la liberté de communication, les chroniqueurs étrangers ont souligné – en feignant de s'en étonner – un phénomène typiquement français : la quasi-simultanéité entre un changement politique et une réforme de l'audiovisuel…. Le jour même de l'élection de François Mitterrand à la présidence de la République, la foule rassemblée à La Bastille réclame la tête

du directeur de l'information d'Antenne 2, Jean-Pierre Elkabbach. Presque cinq ans plus tard, alors que la majorité s'inverse, le gouvernement Chirac place, au rang de ses priorités, la réforme de l'audiovisuel. Le 30 septembre 1986, la loi « relative à la liberté de communication » sera promulguée.

Mais en 1985, vous tentez l'aventure de la télévision privée auprès de Robert Hersant et de… Berlusconi. C'est « La Cinq », première chaîne française à la fois généraliste, privée et gratuite. Vous rejoignez Patrice Duhamel, Directeur de l'information, en tant que Directeur-adjoint, chargé des magazines et des documents. À cette époque, il n'y a plus aucune émission de grand reportage à la télévision française. Lors d'un voyage aux États-Unis, vous rencontrez Dan Hewitt, créateur et présentateur de « 60 minutes ». Vous vous en inspirerez quelques mois plus tard pour lancer le magazine « Reporters », un magazine qui rendra hommage au métier de grand reporter, alors particulièrement exposé notamment dans la guerre civile au Liban ou dans la campagne soviétique en Afghanistan. L'émission est un succès, mais « La Cinq » meurt le 12 avril 1992 à minuit.

Nicolas de Tavernost vous propose alors de rejoindre M6 pour lancer un nouveau magazine. Vous devenez Directeur de l'information de la « petite chaîne qui monte » et vous créez « Zone Interdite ». Le thème de l'émission s'inspire du film d'Andreï Tarkovski, *Stalker* (*Сталкер)*, *Le passeur*. Le passeur qui guide des fugitifs au-delà d'une zone interdite, indiquée par une brume épaisse et inquiétante. C'est l'allégorie de l'enfermement totalitaire, mais aussi celle de votre conception de la mission du journaliste.

En 1997, Patrice Duhamel, encore lui, alors Directeur général chargé des antennes à France 3, vous rappelle en tant que Directeur des magazines et des documentaires. Ensemble, vous réfléchissez à une émission capable de succéder à « La marche du siècle », de Jean-Marie Cavada. Vous revient alors en mémoire un poème sanskrit, cité par Romain Gary : *« Il n'y a rien de plus beau que de donner à ses enfants des racines et des ailes »*.

Marcel Duchamp ne parlait que rarement de son *Nu descendant un escalier*, et lorsqu'il l'évoquait, il disait *« cette peinture »*. Il ajoutait parfois, mi-résigné, mi-interloqué, *« J'étais éclipsé par cette peinture. J'ai passé ma vie caché derrière elle… »*. Vos cinq ans remarquables à la tête de l'audiovisuel public n'y peuvent rien, vous êtes d'abord et vous

restez pour tous les Français le visage et le producteur « Des racines et des ailes », cette émission qui occupe une place si particulière dans leur cœur.

Des racines ?
Votre arrière-grand-père, italien, arrive du Latium en France dans la région lyonnaise en 1893. Il est bottier ; votre grand-père le sera également. Votre grand-mère maternelle, d'une ancienne famille provençale, était, elle, modiste. Votre père est tailleur. À votre manière, vous perpétuez cette tradition familiale : vous avez toujours voulu conjuguer le beau et l'utile, sans jamais sacrifier l'un à l'autre. « Des racines et des ailes », voilà un travail d'artisan au sens noble et ancien, un travail de potier grec, de bottier, de tailleur italien,… de journaliste français !

En exaltant le passé sans le sanctuariser, en embrassant le présent sans céder à la dictature de l'instant, votre émission a ouvert, pour tous les Français, un musée exigeant et populaire, immatériel et toujours recommencé. L'émission contribue aussi à combler un vide de plus en plus cruel ; l'enseignement de l'histoire en France est en crise depuis longtemps ; la mémoire, les repères s'effacent peu à peu. Vous en êtes conscient.

Vous créez l'émission en 1997, avec Patrick Charles et Patrice Duhamel. Des sites de la Grèce antique aux châteaux cathares, des monuments de la Sicile normande au château de Fontainebleau et aussi au Palais Mazarin sous cette coupole où nous sommes, c'est vous qui présenterez chaque nouvelle édition jusqu'à votre accession à la présidence de France Télévisions.

Au fil des images et des séquences, défilent conservateurs et historiens, professeurs, chercheurs, artistes et écrivains, conférenciers et érudits, ministres de la République, tous passionnés de culture, d'art et de patrimoine, tournés vers le public, attentifs aux téléspectateurs. Vous avez élargi leurs auditoires comme ils ne l'auraient jamais rêvé, en transportant amphithéâtres et universités, musées et châteaux, galeries et monuments quelque part dans un rêve commun. Coup de marteau et fissure salutaire dans le mur qui s'élevait insensiblement entre la Nation et son histoire.

« Des racines et des ailes » dit aussi la nécessité de réinstaller le temps long et la transmission au cœur de la société. Le générique utilise des images tirées du film *Koyaanisqatsi*, réalisé en

1982 par Godfrey Reggio et produit par Francis Ford Coppola. Ni documentaire ni fiction, ce film joue sur les perceptions de temps et d'espace. Il vous inspirera.
Si la télévision reflète souvent la décadence culturelle de notre société, et si, comme on vient encore de nous rappeler « le petit écran nuit gravement à la santé physique et psychique » vous nous avez prouvé qu'ils peuvent aussi être un instrument de son renouveau. Vous donnez raison à Hölderlin : « Wo aber Gefahr ist, wächst das Rettende Auch », « Là où croît le péril, croît aussi ce qui sauve ! »

« Je choisis tout ! ». Votre secret est peut-être là, dans ce cri de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus. Vous avez choisi de ne pas choisir, de ne pas vous priver, d'embrasser à la fois l'action et les mots, le corps et l'esprit, la discipline de la danse et la liberté de la poésie. L'instinctif et le logique ; le dionysiaque et l'apollinien ; la télévision et la culture. Communiquer et transmettre.
ÉCLECTISME : le voilà votre choix.
Mais avant d'être le *passeur*, pour être le bon truchement, il fallait être l'ami et le confident.

Le confident de ceux qui savent, hommes de culture et de connaissance, souvent rebutés par l'insupportable *accelerando* du temps télévisuel, et par le niveau intellectuel – si l'on peut dire – de la plupart des programmes.

L'ami des publics, ensuite, souvent étrangers à ces temples du savoir ou de la culture dans lesquels ils se sentent souvent de trop, faute de codes, faute de guides. Il fallait leur en rendre les clefs. Il fallait, je vous cite, *« rendre l'intelligence intelligible »*.

Car vous l'avez, vous, ce respect, cet amour du grand public qui manque tant aux chapelles. Vous êtes proche de ce Van Gogh qui résumait sa quête, dans un merveilleux raccourci :
« Il n'y a rien de plus réellement artistique que d'aimer les gens ».
Et lorsque l'on vous demande votre maxime, vous répondez simplement : *« Toujours partir de l'humain, car seul ce qui est humain peut être directement partagé »*. Ce n'est pas une pirouette de journaliste, c'est votre conviction profonde, c'est aussi votre engagement personnel. N'êtes vous pas totalement impliqué dans la démarche de CARE France dont vous êtes l'administrateur bénévole ?

En juillet 2005, alors que vous veniez d'être élu président de l'audiovisuel public, tout ce que Paris compte de malicieux, de jaloux et d'intrigants, se gaussait, *« son programme, c'est… Des racines et des ailes »*. Ils ne croyaient pas si bien dire : c'est sans doute sur cette expérience que vous avez bâti, et avec quel succès, l'essentiel du programme éditorial de France Télévisions.

Mais auparavant, n'aviez-vous pas été également le brillant Directeur général du *Figaro magazine*, de 2001 à 2004 ? Et en 2001, à la suite d'une émission à laquelle participe Madame Bernadette Chirac et sur proposition de votre éditrice, vous devenez le confesseur de la première dame, son… Eckermann, pour un livre, *Conversation*. Vous tissez là une relation de confiance et d'amitié qui sera solide.

Le 6 juillet 2005, après *un pas de deux* parfaitement exécuté, Patrice Duhamel et vous prenez les rênes de l'audiovisuel public français. Un duo rôdé par de *vrais* amis de trente ans. La fidélité est réciproque, la solidarité totale : jusqu'au bout, cela en désarçonnera plus d'un. Patrice Duhamel, homme d'expérience, se prépare à la candidature. Du moins c'est ce que chacun croit. Vous êtes dans sa roue, protégé du vent ; et du reste…

Le 13 juin 2005, jour de clôture des candidatures. On attend celle de Patrice Duhamel, mais coup de théâtre : vous montez en première ligne. De Duhamel point, à sa place, vous.

Un tour de scrutin pour vous imposer, cinq voix sur neuf.
« Il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. » (Figaro)
Saviez-vous le Conseil Supérieur de l'Audiovisuel si familier de Beaumarchais ?
Dès le 5 juillet 2005, lors de votre intervention devant le CSA, votre discours de politique générale, vous fixiez le cap ; celui d'un double virage, éditorial et stratégique, et pour les mettre en œuvre, cinq axes d'action prioritaires : faire de France Télévisions un véritable groupe reconnu, transcendant les identités de chacune des chaînes ; relancer le soutien à la production et à la création ; créer une nouvelle dynamique en faveur de la culture et de l'innovation ; proposer une programmation plus audacieuse et plus respectueuse du public ; développer le rayonnement international du groupe.

5 ans plus tard, un bilan interne au CSA, constatera que vous avez, malgré les tempêtes et les avaries, respecté vos engagements et mené le bateau à bon port.

France Télévisions est une entreprise attachante *mais combien* difficile à gouverner ! Vous avez pourtant réussi à imposer une voilure commune au groupe et à mieux sctructurer la coopération des antennes entre elles. Vous avez créé un véritable « bouquet de service public », tout en renforçant l'identité de chaque chaîne.

Alors que de l'autre côté de la Seine, on se flattait alors de vendre « du temps de cerveau disponible », vous avez fait preuve d'ambition éditoriale, offrant au public de véritables programmes culturels. À l'heure où s'entassaient, sur les chaînes privées, des amas de télévision résiduelle, le courage, c'était bien le choix d'une certaine idée de la culture, d'un certain respect des téléspectateurs.

Vous avez redonné sa place au livre, dans nombre d'émissions, mais aussi dans des fictions, adaptées de l'œuvre et de la vie de grands auteurs (*Guerre et Paix*, Chateaubriand ou Maupassant).

Vous avez beaucoup fait aussi, pour le spectacle vivant, en organisant des grands rendez-vous en direct, comme les Chorégies d'Orange, mais surtout, en osant programmer le théâtre et l'opéra à 20h35.

Sur France 3, avec « Ce soir ou jamais », Frédéric Taddéi a pu offrir un espace de débat, sans doute inégal, mais toujours passionnant et rafraîchissant. Qui d'autre que vous aurait misé sur une émission de ce type chaque soir de la semaine?

Voici aussi « Apocalypse », la série documentaire sur la Seconde Guerre mondiale, stupéfiante dans ses couleurs restituées et combien bouleversante, « Apocalypse » qui reste l'un des évènements télévisuels majeur des vingt dernières années.
En modernisant les journaux télévisés de chaque chaîne, en créant de nouveaux magazines, vous avez rapproché l'information du public, vous avez favorisé l'expression du débat démocratique sur vos chaînes.

Enfin, si l'érosion structurelle des parts d'audience des grandes chaînes généralistes était irréversible, vous avez réussi, en lançant le groupe dans la révolution du média global, à en limiter fortement l'impact.

Enfin, en créant la Fondation France Télévisions, qui conforte la dimension civique du service public audiovisuel, vous avez affirmé davantage encore la mission spécifique de votre groupe.

En 2010, vous quittez France Télévisions non sans regret mais la tête haute. Vous vous ressourcez dans l'écriture et votre roman historique *La Dame du Palatin* vous ramène à Arles. Vous romancez avec talent la vie de Paulina, votre concitoyenne, la belle arlésienne, épouse vertueuse et méconnue de Sénèque.
En racontant la célèbre mort du philosophe, vous faites l'éloge du devoir stoïcien. Une morale humaine *sui generis*, qui tire de sa propre rectitude le sens qu'elle donne à la vie et au monde, sans attendre ni transcendance ni confirmation venue d'en haut. Vous lisant comment ne pas songer aux réflexions d'Alain : *« Dans le Phédon et dans le Criton apparaissent cette certitude retirée en elle-même, cette fermeté sans emportement, cette volonté d'obéir, et ce mépris aussi de l'obéissance, cet esprit enfin qui n'a pas obéi pour se sauver, et qui n'obéit que pour se perdre. Se perdre, se sauver, ces mots à partir de là eurent un sens nouveau. Socrate mort apparut tout entier. »* À Gallion, son frère aîné, désemparé face à l'iniquité de Néron, votre Sénèque répond *« Celui qui sait mourir n'est plus l'esclave de quiconque ou de quoi que ce soit, il accède à la liberté ».*

« L'été tend son voile bleu sur le pays de Forcalquier ».
Ainsi commence le premier de vos romans, *Les Demoiselles de Provence.* Publié quelques mois avant votre arrivée à France Télévisions, vous y racontez la vie des quatre filles de Raimond Bérenger V de Provence, quatre femmes qui cherchent à rester fidèles à la mémoire de leurs ancêtres. Provençales, elles parviennent, grâce à leur beauté, à leur intelligence et à leur vertu à régner en maîtresses sur quatre des royaumes les plus convoités d'Europe.
Vos romans se répondent l'un l'autre ; tous deux parlent de votre amour de la liberté, de votre amour pour les femmes et pour la Méditerranée. Entre ces deux livres, vos cinq années à France Télévisions.
Pour le reste, sans doute faut-il vous suivre en Arles, puisque vous nous y invitez :
« C'est là ce que nous sommes : le fruit
De cette ville qui nous a vus naître
De ces ruelles dans lesquelles nous avons exercé
Notre jeunesse »

II p. 23 *Refuge pour temps d'orage*

Arles, aux roches blanches et à la terre ocre, aux pins et aux bergers, aux toits de tuiles rouges et aux chapelles romanes, aux couleurs fauves, à la douceur mélancolique qui la baigne dans une lumière qui a fasciné Cézanne, Gauguin, Van Gogh. Arles, votre patrie, le pays à l'accent généreux, à la vitalité souriante, ce pays d'art, d'histoire et de poésie, où par le travail patient et mesuré de l'homme, nature et culture ne font plus qu'un. Sous les oliviers millénaires, entre les tombes blanches et les noirs cyprès des Aliscamps, les mères regardent les filles danser leur éternelle farandole. Arles, joyau de culture, serti dans les paludes. Nous sommes chez vous, chez Mireille, chez Mistral, le grand félibre dont les vers rejoignent ceux de son frère en poésie sanskrite, votre inspirateur :
« Les arbres aux racines profondes sont ceux qui montent haut » !

Des racines profondes, notre assemblée en a toujours été riche. Vous allez évoquer dans un instant celles, normandes, ô combien !, de celui auquel vous succédez ce soir. Vous nous direz l'homme de culture qu'il a été et dont nous garderons le souvenir vivace : sans vouloir empiéter sur la mission à laquelle vous êtes commis par une noble tradition, permettez-moi d'apporter ma touche au portrait de votre prédécesseur, une touche comme un témoignage de reconnaissance : j'ai vécu les quelques mois où ,entre le décès de celui qui était mon ministre, le cher Edmond Michelet, et l'arrivée rue de Valois de Jacques Duhamel, c'est à André Bettencourt que Georges Pompidou avait confié l'intérim de ce que l'on appelait alors « Les Affaires Culturelles ». Ses décisions lucides et courageuses ont déterminé les conditions du renouveau de l'Opéra de Paris qui traversait l'une des crises les plus graves d'une histoire pourtant bien tourmentée ; d'autres que moi vous ont sans aucun doute dit ces semaines décisives où André Bettencourt, guidé par son sens aigu de l'État et secondé par Gabriel de Broglie, son brillant directeur de cabinet, a répondu, en politique avisé, mais surtout en homme de culture aux attentes de l'avenir.

L'avenir ? Votre avenir parmi nous ? Vous l'avez dessiné dès votre élection en éclairant nos travaux de votre expérience, avant même d'être « installé » aujourd'hui.
Installé ? Comme ce mot vous sied peu !
Ce n'est pas à vous poser, fût-ce dans ce fauteuil prestigieux que notre compagnie vous invite aujourd'hui… vous y prendriez bien sûr… racine ! N'est-ce pas le risque que fait courir à chacun d'entre nous son immortalité nouvelle ?

Non ! Ce que nous attendons de vous, ce sont des ailes ! Vos ailes ! Ces ailes que mieux qu'un autre vous savez déployer pour survoler ce monde qui tournoie et que sans relâche, ici aussi, nous cherchons à comprendre.

Cher Patrick de Carolis,

Quelqu'un publiera un jour, bientôt sans doute, dans une collection désormais célèbre, un « Dictionnaire amoureux de la télévision ».

Imaginons un instant que l'éditeur en confie la rédaction à l'un de vos critiques les plus résolus, à l'un de vos ennemis (grâce à Dieu, vous en avez), pire, à l'un de vos successeurs (croyez-moi, il arrive que l'on en aie !), comme il aurait du mal, celui-là, à ne pas vous citer, à ne pas dire votre geste sur les champs de bataille de l'audiovisuel français, à vouloir éviter de citer votre nom ou à la maltraiter, ce nom que beaucoup prononcent aujourd'hui déjà avec regrets, un nom que nous, vos confrères, nous disons avec fierté et avec espoir.